Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 50 (1912)
Heft: 14

Artikel: Kursaal
Autor: [s.n.]
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-208603

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Siehe Rechtliche Hinweise.

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. Voir Informations légales.

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. See Legal notice.

Download PDF: 15.05.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

bonne heure à la maison de la jeune fille. Autrefois les fiancés communiaient et par suite ne devaient pas participer à la collation préparée. A Chamonix, les garçons d'honneur, avant de rien accepter, explorent toute la maison à la recherche de la fiancée qui s'est cachée avec ses filles d'honneur; ils engagent avec celles-ci une lutte courtoise et conduisent enfin la fiancée au milieu des invités qui saluent son entrée par des coups de pistolet.

Anciennement, les invités arrivaient les uns portant des branches de laurier, les autres ornés de cocardes ou de rubans. En Chablais, chaque parent ou invité qui arrive embrasse la fiancée et lui remet un cadeau obligatoire, une pièce d'un franc ou davantage. Les parents et invités font ensuite honneur à la collation, tandis qu'on habille la mariée.

Pendant toutes les allées et venues, la toilette de la fiancée et la collation, le fiancé doit se tenir avec réserve et rester comme perdu dans la foule, peut-être comme le pense Constantin parce que n'étant pas chef de famille dans cette maison, il doit montrer qu'il s'efface devant le chef réel.

Toutes les pièces du costume des fiancés doivent être neuves c'est-à-dire pures, au sens magico-religieux. La toilette de la fiancée achevée, on appelle le jeune homme; cette toilette est blanche; la tête nue ou couverte d'un bonnet est ceinte d'une couronne en fleurs naturelles ou artificielles, suivant les localités; de cette couronne tombe un flot de rubans multicolores, la plupart rouges, mais bleus en cas de deuil. De nos jours, la couronne tend à être remplacée par un bouquet de fleurs artificielles et de préférence de fleurs d'oranger. De même, les gros bouquets ou les grosses fleurs que les mariés portaient sur la tête ou le chapeau, au côté ou à la boutonnière, se perdent et sont tout au plus remplacés par des rubans, lesquels eux-mêmes sont de plus en plus délaissés au profit des cocardes. La distribution de tous ces insignes était autrefois plus ou moins réglementée. On croit communément que bouquets et couronne étaient un signe de virginité; il n'en est rien, ou du moins cette interprétation est très récente; la couronne a, dans les rites du mariage, le sens d'un signe de royauté temporaire (c'est-à-dire d'une condition sociale anormale et transitoire, étant donnés les personnages en scène), puis le sens d'intronisation, d'investiture bref de passage d'un état à un autre, passage définitif que marque la forme même de la couronne comme cercle magique.

L'autre procédé pour exprimer ce même ensemble d'idées est fourni par la ceinture ou écharpe à longs pans traînant à terre et appelée selon les régions le *fian* ou le *fien*, mot dont j'ignore l'étymologie. Le port du *fian* lie matériellement la fiancée au futur au même titre, et avec la même force, que l'anneau que bénira ensuite le prêtre; aussi la coutume primitive voulait-elle que ce fût au fiancé en personne à placer le ruban autour de la taille et à nouer le *fian;* il en coupait ensuite un morceau à l'aide de ciseaux que lui présentait la fille d'honneur, et le fixait solidement au gros bouquet que lui avait donné d'abord sa fiancée, et qu'il portait à l'endroit du cœur; il devait bien prendre garde à ne pas perdre ce bout de ruban en chemin; c'eût été un très mauvais présage, que n'aurait pu annuler ou conjurer qu'une perte équivalente faite par la fiancée, celle par exemple de sa jarretière (autre objet en forme de cercle).

Pendant la collation offerte dans la maison de la jeune fille, celle-ci devait, ainsi que sa mère, paraître très affligée et faire semblant de pleurer en s'essuyant sans cesse les yeux. Les hôtes consolaient de leur mieux les parents éplorés, rite manifeste de séparation.

La mariée habillée, on se rend à l'église. L'ordre du cortège varie peu. Le plus souvent de nos jours, la fiancée est en tête, au bras de son père et le marié ferme la marche avec sa belle-mère. Dans quelques communes, la fiancée est escortée par deux de ses parents, tels que son père et un de ses frères, suivis du fiancé et de ses amis. Après la cérémonie à l'église, la mariée donne le bras, non pas comme dans les villes à son époux, mais au plus proche parent de celui-ci ou à deux proches parents. Là où l'époux donne le bras à la mariée, elle est tenue de l'autre côté par l'une des plus proches parentes du marié, ce qui indique l'entrée dans une nouvelle société sexuelle restreinte.

En Haute Tarentaise, ce sont les deux garçons d'honneur qui conduisent la mariée à l'autel; la cérémonie finie, ils viennent la prendre, la mènent hors de l'église et la présentent au mari en disant: « Voici ta femme »; après quoi ils doivent la garder toute la journée.

La plupart du temps, les cortèges vont à pied; cependant aux Gets en Chablais on se rendait à l'église à cheval si le temps était mauvais; de toute façon, deux chevaux conduits en laisse ouvraient la marche, l'un pour le curé, l'autre pour le vicaire; au Grand Bornand on allait toujours à cheval; la plus belle jument était pour la fiancée et le promis chevauchait à son côté, puis venaient les parents et invités, chaque cavalier ayant sa dame en croupe. Il ne semble pas que la chevauchée nuptiale ait été en usage dans beaucoup de localités.

Tout en tête marchait autrefois le ménétrier, muni de son violon; à peine hors de la maison, il jouait sans arrêt une vieille chanson aujourd'hui oubliée:

Pleura, pleura, ma poura epeusa,
Pleura, pleura, malheureusa,
Dé coups de pi, dé coups de ju, dé coups de poing,
T'en aré bin,

« Pleure, pleure, pauvre épouse; pleure, pleure, pauvre malheureuse; des coups de pied, des coups d'œil, des coups de poing, tu en auras bien. »

Le ménétrier au violon est remplacé de nos jours par un quelconque joueur d'accordéon qui ressasse des danses banales.

A cela près. — Il y a bien des années de cela. C'était au moment où se fondèrent, dans notre canton, les premières fédérations viticoles ou agricoles.

Un ancien président d'une de ces associations disait, dans une conversation, quelque temps après s'être désisté de ses fonctions:

« Quant j'étais président de la *Confédération...* »

En faction. — Une section de soldats avait été placée en corps de garde pendant les manœuvres.

Près de l'endroit où ils étaient postés, il y avait un café.

Tous les hommes de la garde, à l'exception d'un seul, plus craintif ou abstinent, avaient abandonné immédiatement leur faction pour aller au café.

Pendant ce temps, passe un officier, qui faisait sa ronde.

Furieux, il s'avance près du fonctionnaire:

— Comment, tas de coquins, vous n'êtes qu'un!

Dans l'intimité. — Un acteur célèbre était en tournée dans une ville de province. En dépit de sa notoriété et d'une réclame retentissante, il n'avait qu'un quart de salle, à peine.

Dans la première scène, l'artiste qui lui donnait la réplique, feignait de lui parler bas, à l'oreille, comme l'indiquait d'ailleurs son rôle.

— Parlez seulement plus fort, fit l'illustre comédien; nous ne sommes qu'entre nous!

« **Habileté** » comme on dit aujourd'hui; jadis, c'était « coquinerie »:

Un laquais s'était enrichi de façon peu honnête. Il roulait carrosse.

Parlant de lui, quelqu'un disait:

« C'est un des hommes les plus adroits que j'aie jamais vus. Il a sauté du derrière d'un carrosse en dedans, en esquivant la roue. »

Comme l'amour.

La lune en tous les temps, est semblable aux amours:
Quand ils ne croissent plus, ils décroissent toujours.

Un rien. — Enfin, il t'a fichu son pied au derrière!

— Oh! un petit coup de pied, et avec des souliers vernis.

Opéra. — Le théâtre fait relâche, il prend ses vacances de Pâques. Il rouvrira le vendredi 12 courant pour la saison lyrique, qui, cette année, est pleine d'alléchantes promesses. Les artistes et le répertoire sont de nature à satisfaire les plus exigeants. A Lausanne, ce n'est pas peu dire.

Pour la première représentation, *Faust*, de Gounod.

* * *

Kursaal. — Depuis hier vendredi, M. Tapie nous redonne une des opérettes qui, l'an dernier, eurent le plus de succès. *Princesses Dollars*. Elle est mieux interprétée encore que la première fois et montée avec le même soin, la même richesse de costumes et de décors. — A l'étude: *Le Billet de logement* et *Soldat de chocolat*.

* * *

Lumen. — Au Lumen, c'est la continuation des spectacles cinématographiques, qui attirent des spectateurs de plus en plus nombreux. Tous les genres défilent sur l'écran; tous les goûts s'y inscrivent successivement; tous les âges y ont leur juste part; dames et messieurs, fillettes et garçons, y trouvent leur plaisir. On s'y instruit des progrès de la science; on s'y renseigne, comme nulle part ailleurs, de l'actualité; on s'y délasse, on s'y amuse.

Draps de Berne et milaines magnifiques. **Toilerie** et toute sorte de linges pour trousseaux Adressez-vous à **Walther Gygaz**, fabricant à **Bleienbach.**

Rédaction: Julien MONNET et Victor FAVRAT

Lausanne. — Imprimerie AMI FATIO